

Ma Jinsaniyya

Sanna

Number 164, Winter 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sanna (2020). Ma Jinsaniyya. *Moebius*, (164), 21–28.

Ma Jinsaniyya¹

Sanna

Mon sexe se venge la nuit. La nuit, mon sexe me rend esclave. Mon sexe veut et réclame, cherche et obtient. Dans ma voiture en direction de Dely Brahim, je conduis nerveusement et klaxonne ces cons qui essaient de me dépasser dangereusement. Les villes s'enchaînent : Draria, El Achour, Oued Roman, Ain Allah. Bientôt arrivée à destination. Je commence la soirée avec Younes. Nous nous sommes rencontrés au Pacha et depuis quelques jours, nous nous échangeons des messages sur Facebook. Je décide enfin de le revoir.

Il m'attend devant la villa rose. Je le fais monter puis m'éloigne un peu, histoire d'être à l'abri des regards. Dely Brahim, c'est la ville des nouveaux riches, de ces gens qui se pensent émancipés. Je vois au loin dans la rue principale un jeune couple qui se promène main dans la main. Ça ne semble choquer personne. Pourtant, si ce même couple venait à s'embrasser, comme ça en pleine rue, personne ne

1.. En arabe, *Jinsaniyya* signifie «sexualité», mais il s'agit également du terme pour désigner la nationalité.

l'accepterait. Ils seraient dévisagés, insultés, séparés même. Tout doit se faire en cachette, *atteinte à la pudeur*. Fausse et hypocrite pudeur. Tous savent bien ce qui se passe. Ils choisissent de fermer les yeux, mais ça ne nous empêchera pas de nous livrer à la lubricité.

S'ils voyaient ce que Younes et moi faisons dans la voiture, moi à califourchon sur cet homme qui n'est visiblement pas mon mari. Je serais foutue. Heureusement pour nous, les vitres sont teintées. Tout doit se faire rapidement : monter sur lui, frotter mon sexe contre le sien, le masturber, griffer son dos. Sa bite en moi. Coups de bassin, va-et-vient rapides. Accélération. Soupir rauque. Mon dos courbé vers l'arrière. Ses mains sur mes hanches. Il m'agrippe, me tient fort. Je gémis. Doucement, ne pas crier. Trop de plaisir, impossible de me contenir. Ne pas éveiller les soupçons. Ses mains sur mes seins. Fort, comme s'il tentait de me les arracher. Une autre main sur mon cou. Il m'étrangle. Je le griffe. Je suffoque. Nos coups de hanches, mouvements vifs, violents, de plus en plus rapides. Il éjacule, enfin.

— Tes darons t'ont laissé la voiture, ce soir ?

— C'est la mienne.

— Ah, je vois, mademoiselle a acquis sa liberté grâce à la voiture que papa lui a offerte.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Avec ta voiture, tu peux aller où tu veux, baiser qui tu veux.

— Ouais, mais je prends constamment des risques.

— T'es un paradoxe, tu sais, tu sembles tellement timide, bien élevée.

— J'ai l'air coincée ?

— Ouais, mais c'est des apparences, comme Mia Khalifa. Une fois que tu te déchaînes, c'est mort.

— Mia Khalifa du pauvre, ouais.

— Dis, t'as pas envie de jouer dans un porno ? Askip c'est trop tendance, la catégorie beurette, en France.

— Pas mon truc, je marchandise pas mon plaisir.

— Dommage que tu le fasses gratuitement. Tu ne gagnes rien comme ça, c'est con, un peu.

— Ya hmar, ça te rentre pas dans le crâne que je veux juste jouir en échange ?

— Tu te sens épanouie comme ça ?

— Ouais.

— Allah yahdik.

Allah yahdini ? Pourquoi ? Je préfère mille fois aller en enfer plutôt que de me retrouver avec vous tous au paradis. J'ai toujours aimé le sexe, depuis ma toute première fois, et encore aujourd'hui. J'ai découvert très tôt que, contrairement à ce que l'on veut me faire croire, je n'ai pas besoin d'être amoureuse pour avoir une vie sexuelle et me donner aux hommes qui me chantent. Pour beaucoup de mecs, l'exil de ma mère me pousse dans les bras de n'importe qui. Comme ils disent : « C'est tellement difficile de se retrouver sans figure maternelle dans un pays comme le nôtre. » Ils parlent, ils spéculent, mais ne peuvent accepter le fait que je puisse disposer de mon propre corps. Pensez ce que vous voulez, en attendant je prends mon pied avec vos frères, vos pères et vos maris, parfois même vos sœurs.

Pour beaucoup de mes copines, c'est impossible de prendre du plaisir avec des coups d'un soir. Elles pensent toutes que je me vends, qu'il est question d'argent lors

de mes ébats sexuels. C'est impensable pour elles que je choisisse d'aller vers les hommes de mon plein gré, que je souhaite les sucer, les masturber et les baiser sans dinars, euros ou dollars. En revanche, lorsqu'il s'agit de se marier et d'échanger sa virginité si scrupuleusement préservée contre une assurance matérielle à vie, étrangement, il semble ne pas y avoir de problèmes. J'en parle haut et fort, mes amies me regardent comme si j'étais une extraterrestre. Ces mêmes filles se plaignent de vivre à Alger, rêvent de partir en France ou au Canada pour jouir des libertés individuelles. Bande d'hypocrites, vous faire accepter en Algérie, ça ne vous dit pas ?

* * *

Ce soir, je dors chez Samy dans un Airbnb qu'il a loué pas loin de la plage de Ain Benian. Il me plaît, Samy, il agit peu, parle beaucoup. On s'est connu par un ami commun. C'est un jeune étudiant en socio qui vit à Montréal. Il s'intéresse à la sexualité des femmes de chez nous, et des hommes aussi. C'est très rare que je passe la nuit avec un mec. J'ai dit à mon père que j'allais dormir chez une copine. Il m'a crue. Il me croit toujours. C'est connu, les couples d'aujourd'hui ne se retrouvent plus dans les hôtels, c'est trop compliqué. Il faut le contrat de mariage et tout le tralala. Parfois, j'ai eu envie de leur dire : « Vous voulez aussi le drap blanc taché du sang de mon hymen avec ça ? » Il a toujours fallu déjouer leur méfiance, développer des techniques. Avec les Airbnb, ça passe plutôt bien, mais il faut se faire discret. Toujours surveiller ses arrières, être parano, traîner avec soi cette maudite pudeur.

Ici, je peux prendre mon temps. Il me serre un verre d'alcool. Je monte sur lui à califourchon, l'embrasse. Il me

déshabille tranquillement. Je me languis. C'est rare. Il me porte jusqu'au lit, me prend en doggy. Coups de bassin. Me retourne. Legs on shoulders. Coups de bassin. Je le sens jusqu'au plus profond de mon être. Il finit par s'allonger sur le dos. Je m'assois sur son visage, il me donne du plaisir, sa langue ne cesse de m'explorer.

Une fois nos ébats terminés, il me pose plein de questions. Une fille du bled qui baise aussi facilement, ça ne court pas les rues. Eux aussi, ces immigrés, ils pensent trop connaître notre réalité. Parfois ils nous sous-estiment, alors qu'en vrai, ils ne savent pas que nous sommes tous déchaînés. Nous ne sommes pas des saints, nous avons presque tous déjà exploré nos pulsions sexuelles, mais ça, ils ne le savent pas. Pour la majorité d'entre nous, ça se passe avec nos cousins. Samy veut savoir ce que c'est d'être une femme au bled. Je lui parle de notre couvre-feu social. Il n'y a pas de loi, mais c'est implicite. Zaema, les rues ne sont pas sûres. C'est juste qu'on n'a pas appris à ces cons dans les rues à nous laisser tranquilles.

— Je m'intéresse trop à la condition des femmes dans notre pays, mais tu sais, parfois je me sens traître.

— Pourquoi ?

— J'sais pas comment l'expliquer... Mon but, c'est d'aider, you know. C'est peut-être difficile à croire, mais à Montréal, j'ai connu plein de filles qui vivaient mal leur sexualité, justement à cause du poids des traditions.

— Bah... c'est bien. Je vois pas il est où, le problème.

— Le problème, c'est l'ambiance sociale au Québec ces derniers temps. J'ai peur que mes propos soient utilisés contre moi. J'ai pas envie d'être un idiot utile. J'veux pas que

les gens se disent : « Oh, les pauvres p'tites musulmanes, il faut les libérer. »

— Ouais, je vois.

— Il y en a, ils croient trop que c'est leur rôle de vous libérer. Prends ça avec une pincée de sel, mais ouais, c'est votre combat, vous le faites vous-mêmes. Nous, on peut juste vous soutenir, that's it.

— T'as raison. Après, il y a des mumus qui veulent se préserver et c'est leur choix. J'ai juste besoin qu'on accepte le mien.

— Yep. Papicha, dis-moi, si c'est pas indiscret, c'est quoi le plus difficile quand on a une vie sexuelle active au bled ?

— Habibi... C'est l'avortement. Ne pas y avoir accès, la clandestinité de la chose. Le jugement du médecin. Une fois, on m'a proposé de me recoudre l'hymen pour le même prix que mon avortement.

* * *

Direction le Pacha, pour rejoindre Amine en boîte de nuit. Dans cet endroit, la fornication est plus tolérée. Cette boîte regorge d'hommes qui passent la nuit à flirter avec moi, mais ils seraient offusqués si une fille de leur quartier faisait la même chose. Amine me prend par la main, nous nous dirigeons discrètement vers les toilettes. Le même scénario. Plus intense. Nous avons l'habitude. Presque chaque semaine. Il me chuchote à l'oreille que je suis sa salope. Pourquoi mon corps serait sale ? Mon corps ne se salit pas au contact d'un autre corps, il jouit tout simplement. L'orgasme : un mot que je ne sais pas dire en arabe. Implicitement on le dit en français, en anglais, comme si l'orgasme appartenait aux gouar. Chez nous, c'est simplement : se vider les couilles.

Ressentir du plaisir, hors de question. Je dois seulement ouvrir les jambes pour monsieur. Et moi? Je veux coloniser le plaisir, lui donner un sens dans sa bouche. Ce qu'il préfère, c'est les fellations, je lui accorde cette faveur. Pas par altruisme, j'aime la sensation d'avoir le membre d'un homme dans ma bouche, profondément dans ma gorge, j'aime le sentir à ma merci, contrôler son plaisir. Il éjacule et j'avale tout son foutre.

— Ça fait un bail que t'es pas venue me voir.

— Ouais.

— En plus, t'as vu mon pote Samy le week-end passé. C'était bien?

— Ça va, il se débrouille.

— Tu t'es bien fait défoncer, à ce qu'il paraît.

— Comme d'hab.

— Il est bien, alors? Mon zob t'a manqué?

— Un zob, c'est un zob, rien de spécial. Il y a d'autres Youssef sur terre, tu sais.

— Je m'appelle Amine.

— Youssef, c'est un nom générique. T'es pas spécial, seulement un plan cul.

* * *

Cette nuit, je me dirige vers la forêt Bouchaoui, le rendez-vous par excellence pour les couples non mariés. Karim me rejoint devant l'entrée. Il préfère qu'on reste dans sa voiture. Karim aime le hard. Physiquement, il m'a tout de suite plu, un visage de voyou, des canines de fauve. Il s'exprime qu'en arabe, pas celui des poètes, celui de la rue, l'derdja. Il adore

me claquer et me donner des coups. Il me crache dessus, m'insulte et me malmène. Il me prend toujours par le cul. Karim, c'est un frustré, schizophrène du sexe. Il ne baise personne par devant parce qu'il veut accorder cet honneur à sa future hlel. Il nous sodomise toutes. Incapable de retenir ses pulsions jusqu'au mariage, il saisit chaque occasion pour se vider les couilles. Il ne comprend rien à mon plaisir, je pose ma main sur mes lèvres et les sens se gonfler. L'autre main sur la vitre pour ne pas perdre l'équilibre. Index, majeur, d'un mouvement vif du haut vers le bas. Plus vite. Je stimule mon clitoris, dont il semble ignorer l'existence. Je m'arrête, mouille mes doigts dans ma bouche puis reprends. Un homme cogne à la fenêtre. J'appréhende le pire. On remonte rapidement nos pantalons. Je baisse la vitre : un gendarme.

- Je présume que vous n'êtes pas mariés. Vos papiers.
- Combien tu veux pour fermer les yeux ?
- Rien, je veux la fille.
- Hors de question.
- Choufi ya tefla, soit tu couches avec moi, soit tu prends une amende de 5 000 dinars et deux mois de prison.

Karim sort de la voiture.

Je m'allonge sur la banquette arrière.

Ferme les yeux.

Le prix de mon humiliation.